

Manesh



AU DIABLE VAUVERT

Stefan Platteau

Manesh

Les Sentiers des Astres I



Du même auteur

LES SENTIERS DES ASTRES :

I. MANESH, Au diable vauvert, 2025, J'ai lu, 2016

II. SHAKTI, Au diable vauvert, 2025, J'ai lu, 2017

III. MEIJO, Au diable vauvert, à paraître, J'ai lu, 2019

IV. JAUNES YEUX, Au diable vauvert, à paraître, J'ai lu, 2022

DÉVOREUR, J'ai lu, 2018

LES EAUX DE SOUS LE MONDE, J'ai lu, 2024

ISBN : 979-10-307-0752-6

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert

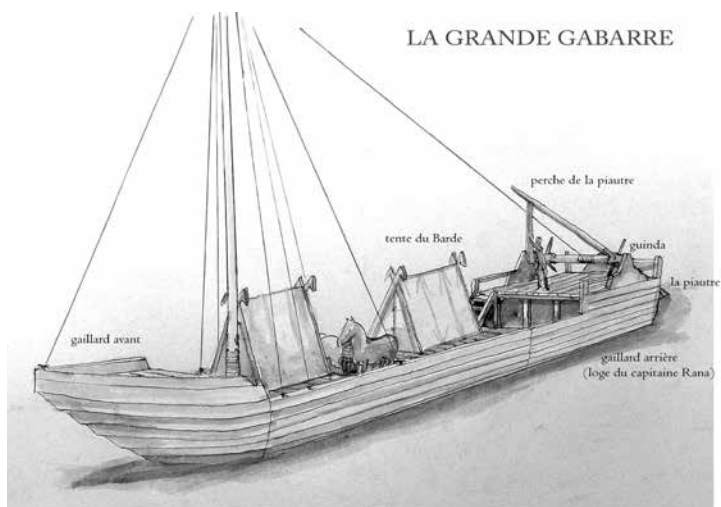
La Laune 30600 Vauvert

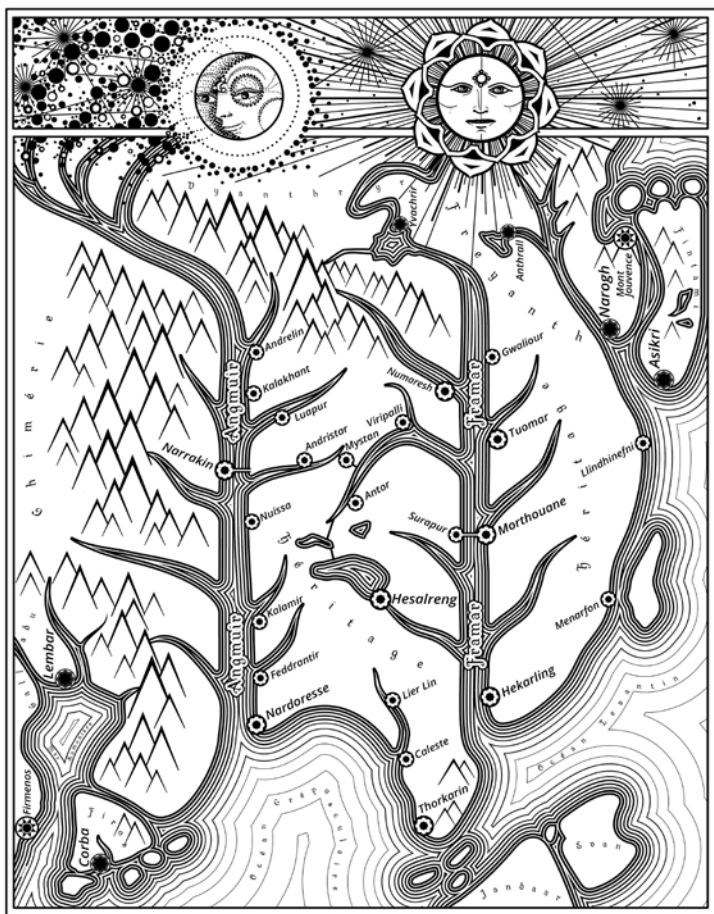
www.audiable.com

contact@audiable.com

*Il a les jambes trop longues et les oreilles bien trop menues,
ce géant ! Apportez avec vous une armée de clairons,
traînez-vous à terre dans votre habit de reine, il vous ignorera
encore... jamais vous ne le persuaderez de s'arrêter
dans sa marche pour vous écouter !*

LA GRANDE GABARRE





Les eaux sacrées de l'Héritage – ancienne carte pour l'éducation
des jeunes princes Luari, bibliothèque royale de Narrakhin.

Dramatis personæ

LA GRANDE GABARRE

Kalendûn Rana, comte palatin, pair de Narrakhin
Fintan Calathynn, barde
La Courtisane Shakti et sa fillette, Kunti
Perdouan Namarantri, dit « le Barbier », chevalier,
chirurgien de fortune
Nadrach Kalervi, chevalier, adepte de la Sutra Somari
Miach, sergent d'armes
Cwail Ur Dinach, sergent d'armes
Varagwynn, batelier
Cwairuch, batelier
Dipran, cuisinier

LA PETITE GABARRE

Denandra Rana, chevalier et bramynn, frère du seigneur
Kalendûn Rana
Ulthan de Varsha, chevalier
Dynin, Archer de la duchesse
Le Martreau des Hauts Gués, chevalier et Coulevrinier
Cathrad Collach, dit « le Bélier rouge », Coulevrinier
Le Brun de Dhuan, Coulevrinier
Turmach, Coulevrinier
Themeros Bras-de-saule, batelier
Sourheen, batelier

LA MAISON DE MARMACH

Narwal l'Ours, seigneur de Marmach

La Dame, son épouse

Thibal, leur fils

Feira, leur fille

Fergus, leur fils

Loni, leur fille

Modena, leur fille

Firwald, leur fils

Dipak, palefrenier

Manesh, le Bâtard de Marmach

LA GUERRE CIVILE

Le parti des Souranès

Akhil Souranès, Héritier-Roi, haut souverain de l'Héritage
(assassiné quelques jours après la prise de Narrakhin)

Ethion Souranès, Héritier-Roi, haut souverain de l'Héritage
(un enfant)

La Régente, Alys Souranès, sa tante

Le duc de Morthouanne et les autres grandes maisons fidèles
à la couronne

Les colonies Souranès dans les Royaumes de Chimère

Le parti des Luari (Ligue de Kalakhant)

Maroué Luari, duchesse de Narrakhin

Ses fils Gwyon et Iruch Luari (tués à la bataille des Gués de
l'Angmuir)

La maison de Kalakhant, la maison des Lagunes et autres
vassaux et alliés des Luari, rebelles à la couronne

Les Couleuvriniers, partisans ayant pris le maquis

Les Torchards, partisans dans les villes et les cités

Kalendûn Rana, comte palatin, pair de Narrakhin

Le dit de Fintan Calathynn – 1

Le vieux Framar s'échappe de ses songes.

Serpent languide, il s'étire dans son lit de terre froide. Peu à peu se réchauffent ses entrailles engourdies; son échine fourmille de craquements.

Au-dessus de lui, le ciel a basculé, évacuant les étoiles, alors le vieux Framar sait que le temps est venu. Il inspire, bande son souffle, brise le sortilège et lance ses bras argentés à travers le Vyanthryr, sur des milles et des milles de forêt boréale.

Dans un silence immuable s'écoulent ses eaux; on pourrait entendre respirer les arbres.

Ainsi débute mon chant : par l'éveil du fleuve à la fissure de l'hiver. Des morceaux de glace se détachent de ses berges, ses flots se gonflent du produit de la fonte, sa panse s'arrondit et devient navigable. Et, tandis qu'il chevauche le Nord, la forêt tout entière reprend vie. Des ombres muettes se préparent à ranimer leurs vieilles chasses, les esprits prisonniers de la terre gelée s'en échappent en sifflant pour sinuer le long des racines.

Puis, un certain jour de printemps, le *Vieux Fleuve* s'avise de nous offrir un présent.

Aux premières brumes matinales, il charrie dans ses doigts glacés un homme aux jambes brisées qui dérive, fiévreux, sur un entrelacs de branches au milieu du courant.

Bien que le ciel soit clair, il est encore très tôt. Dans ce pays, en cette saison, la nuit ne fait qu'effleurer vos paupières,

à peine un battement d'heures. Sur la grande gabarre amarrée à la rive, tout le monde est encore endormi, à l'exception de Varagwynn le batelier qui, comme toujours, promène ses insomnies sur le pont.

C'est donc lui qui le voit venir en premier.

C'est un spectacle étrange, un présent très incongru. Vautré sur une fourche de bois blanc, le blessé est sans connaissance. Ses vêtements flottent autour de lui, en lambeaux ; son visage est couvert de sang séché, au point que, de loin, il apparaît noirci et craquelé comme le trognon d'un brûlé.

Lorsqu'il est certain de ce que ses yeux voient venir, Varagwynn hulule ce cri qui nous tire du sommeil, un long appel vibrant de marinier. Puis, sans attendre, il se noue une corde autour de la taille et il saute par-dessus bord.

Je me hâte d'endosser ma longue cape rapiécée et d'émerger de la tente de fortune qui nous sert de dortoir, à l'arrière du bateau.

Un instant plus tard, je me penche à mon tour par-dessus le bastingage. Plusieurs de mes compagnons viennent s'y presser à mes côtés, aussi hébétés, mal fagotés et blafards que moi-même. Nous suivons des yeux notre batelier qui force sa voie en travers du fleuve, de l'eau roulant sur ses épaules. Il n'est pas loin d'intercepter les branches vagabondes, qui tournoient lentement sur elles-mêmes dans des remous contraires. Puis il perd pied et se met à lutter âprement contre le courant pour garder le cap. Varagwynn, avec son grand corps maigre, n'a rien d'un cogneur, mais sa façon de fendre l'eau m'a toujours laissé pantois : il vous la tranche du plat de la main, l'emboutit du front, la cisaille des pieds. En quelques brasses nerveuses, il parvient à atteindre le radeau de fortune, puis à y passer une boucle de sa corde. Alors il lève un bras à notre adresse, et les gars se mettent à tirer sur l'autre extrémité de la corde pour les haler vers la gabarre, lui, la fourche de bois blanc et son passager. Le coin est dangereux, avec ces tourbillons sournois, tout le monde voit bien que notre compagnon s'épuise à jouer la loutre dans cette eau glaciale.

Varagwynn s'arrime à la coque, la nasse de branchages s'immobilise contre le flanc du navire. Tout l'équipage

applaudit le grand batelier barbichu, parce que son sauvetage improvisé est un authentique exploit et qu'il a agi sans la moindre hésitation – sans quoi il aurait été trop tard, l'étrange esquif aurait passé son chemin. Lui, il tremble trop pour sourire, grelotte de toute la longueur de ses membres, immergé jusqu'à mi-poitrine.

C'est Miach qui descend dans l'eau pour l'aider – ce grand diable de Miach, à l'humeur aussi sombre et sauvage que ses cheveux.

Il se méfie tout de suite. C'est tellement insolite: le moribond a les deux poignets pris dans une corde de chanvre dont les nœuds se sont un peu relâchés et, dans cette boucle, quelqu'un – peut-être bien lui-même – a enfilé l'un des ergots de la branche. Cela l'a maintenu tant bien que mal lié à celle-ci, lui permettant de se laisser aller dans l'inconscience sans trop craindre de basculer. L'une de ses jambes est enflée et tordue selon un angle étrange; l'autre lacérée, râpée et meurtrie à sang, comme s'il l'avait arrachée aux crocs d'une bête sauvage. Nous tous, de la grande gabarre, qui venons à peine d'émerger du sommeil, nous dévisageons ce miraculé avec une stupeur abrutie.

Miach tire son couteau pour trancher les liens, puis les gars descendent un grand pavois, bien horizontal, pour y coucher le blessé et le hisser à bord, avec des trésors de précautions. Il gémit faiblement lorsque nous le déposons sur le pont, presque sous les naseaux de nos chevaux.

Je joue un peu des coudes pour entrevoir son visage; je lui trouve une expression étrangement paisible. Notre homme est de taille moyenne; il ne doit pas avoir plus de vingt-cinq ans. La peau légèrement cuivrée sous son masque de sang noirci, le nez busqué, une bouche sensuelle; un foisonnement de boucles noires collées à son crâne par la sueur et le sang. Un bel homme, qu'il nous a déchiqueté là, Grand-père Framar... mais pas un gars du Nord: il n'en a ni les traits ni la carnation.

Varagwynn lui découpe les braies pour mettre à jour les chairs délabrées de ses jambes. À voir sa tête, ça n'a pas l'air bien parti.

« Apportez-moi de l'eau claire ! » s'écriait-il.

Tout le monde s'agite autour de nous sur le pont. Miach s'efforce de tenir les chevaux à distance, mais ceux-ci deviennent de plus en plus nerveux, alors il s'énervait, il gueule qu'il faut déplacer le blessé sous la tente-dortoir, à la poupe, que ça ne sert à rien de laver ses blessures si c'est pour le laisser vautré dans la paille et le crottin.

Les gars s'empresment de soulever à nouveau le pantin sanguinolent, et font ce que dit Miach. Ils le déposent sur la première paillasse disponible. Quelqu'un crie mon nom : Fintan ! Fintan Calathynn !

Je m'agenouille auprès du blessé, et je fais signe à Varagwynn de tenir les autres à distance.

Avec mille précautions, je cisaille ce qui reste des braies pour mettre à nu la jambe gauche. Une belle fracture ouverte : l'os saille hors la chair au-dessus du genou.

« Tu dois guérir cet homme, il a les faveurs du fleuve ! s'exalte quelqu'un derrière moi. Il aurait pu s'y noyer dix fois ! Mais les nixes ont choisi de le préserver... »

Je pousse un soupir excédé en dépouillant la cuisse droite des ruines de tissu qui s'y encroûtent. À première vue, pas de fracture nette ; mais elle est enflée, jaunâtre, balafrée d'une entaille particulièrement profonde dont les lèvres ont pris une coloration grisâtre de mauvais aloi. Une odeur charognasse vous piquette le nez, ne laissant aucun doute sur l'état de santé du gaillard.

« Il faut l'amputer, oui ! » je rétorque, sans relever le front. « Il est resté trop longtemps dans l'eau la chair à vif. La pourriture a commencé son œuvre. Il nous faut Perdouan ! »

Perdouan Namarantri n'est pas vraiment chirurgien ; c'est un chevalier, une robuste canaille de cadet de famille, entêté, mystique et paillard. À force de courir les batailles et de tutoyer la mort, le sort l'a mené plusieurs fois à effectuer des amputations de fortune pour sauver un compagnon. La soldatesque a fini par s'accoutumer à faire appel à lui lorsqu'il faut opérer, si bien que le surnom de *Barbier Namarantri* lui est resté.

Ils vont le chercher sur l'autre gabarre.

Le temps qu'il arrive, Varagwynn s'interpose entre moi et le blessé. Il ne veut pas qu'on le raccourcisse.

« Laisse-lui une chance, dit-il. Nous avons des herbes à bord. »

Avant que je puisse répondre, la puissante voix du Barbier tonitruue derrière mon épaule :

« Ôte-toi de mon chemin, batelier ! Tu ne lui rends pas service, à jouer le dogue devant ses guiboles ! Dans l'état où elles sont, elles ne lui serviront plus à rien. Si jamais il survit, cet homme ne remarquera jamais ! »

Mais Varagwynn ne veut rien savoir. Il raconte à qui veut l'entendre qu'avec des prières et des soins appropriés, on a déjà vu la gangrène battre en retraite. Qu'il connaît un homme qui a eu les deux quilles brisées sous son cheval, et qui pourtant remarque, et même, il court comme au premier jour. Perdouan réplique par les noms de tous ceux qu'il a vu crever des fièvres à cause de blessures moindres.

La voix de notre capitaine met fin au débat, tranchante :

« Réfrénez votre hâte à amputer, maître Perdouan ! Trop souvent, ce genre de remède est fatal avant le mal. Laissez-le d'abord lutter. D'abord les herbes ! »

Venant d'un homme tel que le capitaine, ce n'est pas un avis, c'est une interdiction pure et simple. Il vient d'émerger de sa loge privée sous le gaillard d'arrière, la mise impeccable, un peu raide sous son lourd mantel de laine bleu turquin. Le visage du seigneur Kalendûn Rana, comte palatin et pair de Narrakhin, est un masque austère hanté par des yeux d'étain. Il a le front droit, les maxillaires larges mais le menton élégant, des pommettes robustes et saillantes. Sa longue *cham* anthracite, la tresse rituelle des chevaliers du *Vieux Duché*, lui repose sur l'épaule telle une couleuvre affectueuse.

Je lis, dans les muscles de sa mâchoire, cette tension caractéristique qui, chez lui, signifie que toute discussion est vaine.

Kalendûn Rana chasse tout le monde du dortoir, à l'exception de Perdouan, de Varagwynn, et de moi-même. Son frère, Denandra Rana, nous rejoint juste après depuis la seconde

gabarre, et nous fermons le rabat de toile pour nous isoler du dehors.

Nous évoquons ensemble les soins à apporter au blessé. Sur les manipulations élémentaires, nous sommes tous d'accord : exciser les chairs corrompues, réduire la fracture, traiter avec des onguents et poser un emplâtre. Mais aucun de nous ne croit que ce sera suffisant pour éliminer la gangrène et l'empêcher de reprendre le dessus. Nous possédons tous quelques bribes de savoir médical, que nous nous efforçons tant bien que mal d'harmoniser, dans l'espoir d'offrir au naufragé quelque chance de survivre. Varagwynn croit d'abord aux litanies, à l'eau bénite et à l'intervention des forces mystiques pour triompher de la fièvre. Plus terre à terre est le capitaine, qui mise davantage sur les onguents et les remèdes. Il a emporté avec lui une pharmacopée élémentaire ; nous nous mettons à palabrer et débattre âprement de son contenu, sans parvenir à nous accorder sur les herbes qui conviennent au cas présent. En désespoir de cause, Perdouan propose de nourrir le blessé au lait de femme pour lui rendre des forces, comme il l'a vu faire sur divers champs de bataille.

« Oubliez cette idée, maître Perdouan, le rabroue le capitaine. Pas question de redescendre jusqu'au lac pour quérir une nourrice. Je ne peux galvauder une seule des semaines qui nous séparent de l'hiver. »

Oubliez le monde que vous avez laissé derrière vous, traduis-je mentalement. Nous sommes seuls à des lieues à la ronde...

Nous restons un moment songeurs. Sans doute, nous avons en tête les mêmes questions, qui risquent fort de rester sans réponse si l'homme du fleuve trépassé avant de parler.

Perdouan et moi-même, nous prions les autres de sortir, et nous nous mettons à l'ouvrage. Au-dehors, juste devant l'entrée de la tente, je rallume le petit brasero de bord pour y infuser une décoction de *feuilles des fées*. Je la verse dans la gorge du blessé, histoire de le plonger plus profondément dans sa torpeur et de le mettre autant que possible hors d'atteinte de la douleur. Puis je passe au feu la pointe de mon couteau, et je commence à exciser les chairs corrompues de son entaille à la cuisse, sans trop y croire. L'odeur nous saute à la gorge ;

j'en ai la nausée. Par moments, l'homme gémit faiblement. Ses lèvres remuent un peu, mais il garde les yeux clos et le souffle laborieux.

Le vin bouillonne sur le brasero. Nous en répandons en abondance sur ses blessures, pour prévenir la suppuration. Il porte au front une longue entaille qui a cessé de saigner depuis quelque temps; elle ne présente aucun signe d'infection. Nous nous contentons de la nettoyer en profondeur et de la recouvrir avec un baume purificateur de ciste et de lavande. Puis nous retroussons nos manches pour affronter le pénible travail qui nous attend sur la jambe gauche.

Sur ce terrain, le Barbier Namarantri se montre bien plus déterminé que moi. Il a très peu d'outils à sa disposition pour opérer. Son couteau courbe surgit dans sa main, pointe vers le ciel: une lame deux fois plus imposante que mon petit coutel à tailler les plumes. Il se met à en vérifier le fil, l'air étrangement détaché, avant de la passer à son tour, avec une lenteur toute religieuse, dans les flammes du brasero. Ce faisant, il marmonne une ancienne litanie pour étouffer les esprits venimeux tapis surnoisement sur le métal. Ses yeux brillent d'une lueur mystique; il a l'air de voguer lui-même dans un état second, proche de la transe extatique.

Il me somme de maintenir fermement le blessé et, sans attendre, il se met à le charcuter pour dégager la partie saillante du fémur et enlever les esquilles d'os. L'homme du fleuve ne se débat pas; il se contente de pousser de longs soupirs fébriles ou des hoquets étouffés chaque fois que le fer de Perdouan lui trifouille les chairs. Moi, pendant ce temps, je me contente de tirer sur sa cheville pour maintenir la jambe en extension. Au bout d'un moment, le Barbier remet le genou en place, provoquant chez son patient une sorte de soubresaut convulsif, et un flot d'humeur carmin.

Mon assurance s'en va à vau-le-sang; le bois sous nos pieds s'en gorge à l'envi. Je ne suis pas loin de tourner de l'œil. En fait, quelques instants de plus y suffiraient parfaitement.

« Va me chercher du crin de cheval! » me souffle mon compagnon.

Je m'exécute sur-le-champ, trop heureux de quitter un moment l'atmosphère poisseuse de la tente. En sortant, je remarque le cautère qui rougit dans le brasero ; ça m'apprend que le Barbier Namarantri n'a pas complètement écarté l'idée de l'amputation, si nos soins ne tournent pas comme il l'entend.

Un moment plus tard, je reviens avec quelques beaux fils de crin doré, offrande de la jument du capitaine pour le salut des moribonds. Perdouan s'en empare aussitôt pour recoudre les blessures de notre homme avec une alène. À la suite de quoi, il lui tartine les chairs d'une bonne platée d'onguents et de cataplasmes cicatrisants préparés par le capitaine Rana lui-même.

« Maintenant, de l'œuf ! De la farine ! Du drap ! »

Nous avons embarqué avec nous quelques poules : leurs vilains croupions baguenaudent sous le gaillard d'avant de la seconde gabarre, en compagnie de nos sacs de froment. Je m'en vais y faire un tour ; je rapporte au Barbier tout ce qu'il demande. Il s'en sert pour maçonner un emplâtre sur la cuisse fracturée, ménageant un ajour juste au-dessus de la rotule pour laisser respirer la plaie laissée par l'os saillant et suivre son évolution dans les jours prochains. Pour être sûr de son fait, il bâtit son ouvrage autour d'une bonne attelle de bois. Il lie l'autre jambe à un tuteur plus sommaire, par mesure de précaution. À la fin de la matinée, il a du sang jusque dans la barbe, mais il est parvenu à redonner aux membres du blessé une allure à peu près humaine, et s'est assuré de les immobiliser dans la position voulue. Je dois reconnaître la valeur de son ouvrage, mais cela ne changera probablement rien à l'affaire : si vilainement rompus, rares sont les os qui se ressouident correctement.

Nous tombons d'accord sur le fait qu'il faut à notre homme encore de la feuille des fées, toujours plus de feuille des fées, et puis les prières d'un *bramynn* et les faveurs des Astres. Hormis par la grâce de ces dernières, je vois mal comment il vivra assez longtemps pour nous raconter son histoire. C'est déjà grande merveille qu'il ait pu tenir jusque-là, tremblant de fièvre, vidé de son fluide dans l'eau glaciale du fleuve.

Sitôt notre labeur terminé, le capitaine donne l'ordre d'appareiller. Le vent, ce sacré boute-aux-reins, ne se pas fait prier pour engrosser notre voile. La seconde gabarre prend notre sillage, et nous retrouvons le cours de notre remontée vers l'amont.

La main encore un peu tremblante, je prends ma plume pour inscrire quelques mots dans le grimoire de bord, selon le vœu de la duchesse. À tirer sur le vélin le fil de l'encre, la tension s'en va peu à peu, mes doigts retrouvent leur assurance. Les questions, elles, demeurent...

Fourbe est le Vieux Fleuve, et fol qui prétend lire le cours de ses eaux. Allez savoir quelle surprise il nous couve encore...

Le dit de Fintan Calathynn – 2

Une multitude d'érables et de chênes.

Des horizons de mélèzes.

D'infinies perspectives d'épinettes et de bouleaux, tout échevelés de brume.

La grande forêt nordique emplit la vue dans toutes les directions, de toute sa platitude, et expire en silence des éons de solitude : Vyanthryr la noire.

Il n'a pas fallu trois jours pour qu'elle nous communique l'impression diffuse de ne plus appartenir au peuple des hommes, mais à son règne étrange et intouchable, qui frémit tout autour de nous, à des centaines de lieues à la ronde.

Nous avons quitté Yvachryr sur le lac, dernière communauté au nord du monde, trois bonnes semaines après la fonte des neiges, à bord des deux gabarres turquoise rachetées aux pêcheurs freyanthé. Dans mon souvenir, ce ne sont que de longs chalands vaguement rectangulaires qui traînent leur coque plate à contre-courant ; mais je sais que Varagwynn et d'autres compagnons n'en reparleraient pas ainsi. Ils diraient : « C'étaient les meilleurs bateaux que l'on puisse trouver pour remonter le Framar vers sa source. Leurs flancs étaient bardés d'esprits protecteurs, des poissons d'or accompagnaient leur course, les ondines et les nixes chevauchaient leur sillage. Leurs girouettes étaient d'ivoire finement ajouré, et dans ces girouettes, le vent chantait des mantras. »

Qui suis-je, pour les contredire ?

À part la Courtisane, sa fillette et moi-même, il n'y a à bord que des combattants de valeur : dix-sept hommes audacieux, rompus aux coups de main et aux embuscades. Beaucoup d'entre eux appartiennent à la noblesse pérenne du Vieux Duché de Narrakhin : chevaliers sans terre, chevaliers brigands ou petits seigneurs ruinés par la guerre civile. D'autres, comme Miach, sont de simples *gens de lance*, vieux compagnons d'armes roturiers que le seigneur Rana a choisi d'emmener avec lui en ces terres étrangères, dans ce périple incertain. Même les bateliers à la manœuvre ont déjà fait leurs preuves sur un champ de bataille. Tous sont prêts à descendre sur la rive pour s'user les reins au halage, chaque fois que la voile se dégonflera et que le courant se montrera trop fort pour naviguer à la gaffe.

Notre progression est lente : le Framar louvoie à travers la forêt boréale, nous égare dans ses différents bras et soulève ses hauts-fonds comme le pêcheur tend ses filets. Les premiers jours, nous avons vogué dans de vastes lacs, à l'onde plutôt poussive. Le vent d'est dominant favorisait notre course, et lorsque le fleuve en serpentant nous amenait à lui présenter le flanc, il nous arrivait encore de tirer des bordées pour en tirer profit. Mais nous ne sommes pas dupes : nous savons tous qu'un jour ou l'autre, il nous faudra haler ces grandes barcasses à force d'hommes, les pieds dans la vase ou les cagnes dans les ronces. Rien qu'en voyant défiler ces berges inhospitalières, dépourvues du moindre sentier praticable, nous sentons déjà l'eau s'engorger dans nos bottes, les branches basses nous griffer le dos et le chanvre de la corde nous râper l'encolure.

Je me suis rapidement accoutumé à l'étroitesse de notre espace de vie. La plus grande des deux gabarres, sur laquelle je navigue, mesure moins de vingt pas de long. En bon navire fluvial, elle n'a pas de pont ; pour faciliter nos déambulations, nous avons posé un plancher amovible sur les tonneaux alignés à fond de cale. Au centre reste un espace libre, sorte de fosse étroite dans laquelle nos trois juments se pressent nerveusement flanc contre flanc – il nous faut à tout moment prendre garde à leurs coups de dents. Les tentes-dortoirs,

dressées l'une derrière le mât, l'autre à proximité de la poupe, suffisent à peine à coucher six personnes – à quoi s'ajoute la loge privée du capitaine, dans le gaillard d'arrière, et la niche étroite que se partagent les bateliers, sous le gaillard d'avant légèrement surélevé.

Comme si nous avions besoin de nous encombrer en sus d'un blessé...

Le jour de son sauvetage, nous naviguons durant de longues heures et couvrons bien quinze milles presque sans jouer de la gaffe. Le soir venu, les bateliers rangent les gabarres bord à bord, le long d'un énorme tronc culbuté dans le fleuve par la forêt pressante : sombre silhouette crochue et branchue, monstre grisâtre dont la tête immergée suce la vase.

Le capitaine chasse tout le monde du dortoir arrière, pour que le blessé y demeure seul avec ses fièvres. Cela porte malheur, de dormir auprès d'une personne qui est la proie de la pourriture : les esprits morbides qui s'en exhalent pendant la nuit risquent de venir languir vers vous. S'ils vous effleurent dans votre sommeil, ils vous portent la guigne pour une septaine ; au mieux ils se contentent de vous happer dans leurs sombres songes tourmentés. Moi seul ai l'autorisation de rester pour veiller sur notre patient. Je ne crains rien des mauvaises âmes : je sais des accords de sitar capables de les tenir à distance. Mais Miach et Nadrach Kalervi doivent déménager leur paillasse en bougonnant, pour aller se reloger avec les bateliers sous le gaillard d'avant.

Je ne suis pas fâché d'avoir gagné ainsi un peu de solitude, même si je nourris une pensée coupable pour mes compagnons empilés les uns sur les autres à l'autre bout du navire.

Dehors, le brasero braille sur le pont. Plusieurs des nôtres se pressent vers sa chaleur bienfaisante, sous les frondaisons émergées de l'arbre chu qui dardent vers le ciel.

De cette première nuit de veille auprès de l'homme du fleuve, je me remémore son front ruisselant de fièvre, la fragilité de son souffle et les frissons qui parcourent sa chair à chacune de ses expirations. Je me souviens aussi de la chaleur qui se dégage par vagues de son corps meurtri, emplissant la

tente de sa touffeur. Jamais encore, je n'ai senti une telle ardeur émaner d'un être humain ; j'ignorais qu'une fièvre puisse vous attiser semblable fournaise dans le creuset des côtes.

J'en oublierais la fraîcheur de cette nuit boréale.

Le navire sommeille depuis plusieurs heures lorsque les étoiles apparaissent enfin. Alors le moribond pousse trois ou quatre longs soupirs, puis paraît se détendre. Sur le coup, je crois bien qu'il vient de trépasser ; je me lève de ma couche pour aller vérifier. Mais il respire toujours, lentement, profondément. Son visage est serein. Il n'a plus l'air de souffrir.

Et puis, le matin venu, contre toute attente, il ouvre les yeux.

Sa fièvre est en grande partie tombée. Ses joues ont repris un peu de couleurs. Je dis quelques mots pour lui souhaiter la bienvenue dans le monde des vivants. Il toussote, puis demeure silencieux à contempler la toile de tente au-dessus de lui. Sans doute cherche-t-il encore à reprendre ses esprits, tout en faisant connaissance avec sa douleur. Je sors prendre l'air quelques instants, histoire de le laisser seul avec lui-même.

Quand je reviens, ses regards errent toujours dans le vague. Il a des iris verts, d'un pur éclat de tourmaline, qui paraissent encore plongés dans l'Autre-monde. Je lui demande s'il se sent capable de boire quelque chose.

« Vivant, constate-t-il simplement.

— Oui. Vivant, confirmé-je. Sois-en sûr. »

Il détaille la toile de lin comme s'il pouvait déchiffrer dans sa texture toutes les réponses qu'il attend. Il coasse :

« Sur un bateau ? »

À peine un souffle.

J'acquiesce :

« Oui, sur un bateau, quelque part en Freyanth. Et pour être précis : une gabarre. Une vilaine racleuse d'écume de barcas mal fichue, indigne d'un fleuve aussi secret et aussi sage. »

Il ferme les yeux un instant, comme pour digérer cette idée.

« Je suis Fintan Calathynn. Je t'ai veillé depuis la brune. Ce sont mes compagnons qui t'ont sauvé des eaux, quand tu semblais décidé à naviguer jusqu'à l'au-delà... »